

## XV.

POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE D'UNE ÉCOLE PAR LA REINE-RÉGENTE.

LES PROMENADES DE SÉVILLE. — LA TOUR DEL ORO.

RÉCEPTION A L'ALCAZAR.

Dans l'après-midi du 15 octobre, à trois heures et demie, S. M. la Reine régente est allée assister à la pose de la première pierre d'une école de Maestranza, dans le quartier populaire de la Macarena, où une tente immense, ornée de drapeaux et d'écussons, avait été préparée pour la recevoir. A l'entrée de cette tente, tous les dignitaires de la « Maestranza » de Séville attendaient Sa Majesté : ils avaient tous revêtu le grand uniforme rouge, à brandebourgs or et noir, avec l'épaulette d'or, la culotte blanche ou noire, suivant le rang de chacun, avec le large galon d'or ; de l'entrée de la tente à l'estrade royale, vingt laquais en habit rouge et or, à la perruque poudrée, précédés de deux suisses armés de hallebardes, faisaient la haie. L'Alcade, avec ses deux massiers, et l'Archevêque de Séville arrivèrent quelques minutes avant la Reine, qui s'avança bientôt, escortée du duc de Médina-Sidonia, et des jeunes Infantes habillées de gris et de blanc.

La souveraine fut reçue par M. Canovas et les autres ministres, les députés, les alcades et les corps officiels.

Le président de la « Maestranza » prononça un discours et invita la Reine à procéder à l'inauguration de la première pierre d'une école populaire ; S. M. la Reine a répondu en quelques mots et a remis au président un décret signé par S. M. le Roi et par Elle, instituant l'école.

L'archevêque de Séville a ensuite béni l'école dont on venait de jeter le premier fondement. Espérons que cette école populaire, créée dans le quartier pauvre et assez turbulent de la Macarena, pour prouver aux classes malheureuses que la Reine et le gouvernement espagnol pensent à elles et s'efforcent de leur venir en aide, ne restera pas un demi-



S. M. LA REINE RÉGENTE MARIE-CHRISTINE.



siècle à l'état de projet, et que les ouvriers seront bientôt appelés à édifier le monument qui abritera les jeunes Sévillans pauvres désireux de s'instruire. Vous allez me traiter de pessimiste, mais je crains fort que les fonds nécessaires à la construction de cette école ne soient très difficiles à trouver pour le gouvernement espagnol, dont le budget, malgré les ressources du pays, ne parvient pas à s'équilibrer. Reconnaissons en tous cas que le gouvernement espagnol, en posant la première pierre d'une école populaire à Séville, à l'occasion du Centenaire de Christophe Colomb, a eu une excellente intention, dont on ne saurait trop le louer.

Le quartier de la Macarena, à cause de Séville, est curieux à parcourir, mais, à part un grand hôpital dénommé de *la Sangre*, une vieille tour carrée dite du roi don Pedro, je n'y vois de digne d'être cité que la jolie promenade récemment plantée là où s'élevaient les anciens remparts, dont il ne reste plus qu'une petite partie, celle qui limite le nord-ouest de la ville, de la porte de la Macarena jusqu'aux environs de la porte de Cordoue.

Cette partie des remparts est d'ailleurs soigneusement conservée et réparée, sur une longueur de quatre cent dix mètres, avec ses vieilles tours carrées et octogones et un chemin couvert d'environ cinq mètres de large qui est de date plus moderne. Le seul défaut de la promenade qui avoisine ces remparts est que les arbres en sont petits, rabougris, donnant peu de verdure et d'ombrages. Sans cela, ce coin de Séville serait plus pittoresque et plus original.

Après le dîner, le soir, avant de nous rendre à la réception donnée par S. M. la Reine Marie-Christine dans le palais de l'Alcazar, nous allâmes faire un tour de promenade en voiture sur les promenades les plus appréciées de Séville.

L'*Alameda de Hercules*, qui est la plus ancienne des promenades de Séville, est dans un état d'abandon pénible à voir; elle est située entre la partie centrale de la ville et le faubourg de la Macarena; elle forme quatre avenues de beaux arbres avec six fontaines où poussent des mauvaises herbes; les allées sont envahies par une quantité de feuilles sèches, de papiers et de détritrus de tous genres. A l'entrée de la promenade se dressent deux hautes colonnes de granit d'origine très ancienne, mais dégradées par le temps et que l'on n'a jamais cherché sans doute à restaurer. Elles sont surmontées des statues d'Hercule et de Jules-César. Je profite de l'occasion que j'ai de parler de cette promenade pour prier la municipalité de Séville de veiller avec plus

de sollicitude sur cette promenade publique, qui est historique et dont Séville devrait se faire gloire, tandis qu'elle lui fait honte !

Nous nous faisons conduire, par les bords du Guadalquivir, jusqu'à la tour *del Oro* et aux jardins de Cristina, qui sont le rendez-vous du monde élégant de Séville.

Par cette douce soirée, les bords du Guadalquivir, avec le spectacle charmant des vaisseaux illuminés, seraient très agréables à parcourir, si la promenade qui les borde et dont on ne peut que répéter ce que nous venons déjà de dire de la promenade de l'Alameda relativement à l'abandon, était arrosée et si les promeneurs n'étaient point forcés d'avalier les nuages de poussière soulevés par les voitures.

A partir de la *Torre del Oro*, très ancien monument, attribué aux Romains et aux Arabes, qui forme un octogone à trois corps, terminé par une petite coupole couverte en faïences, nous entrons dans le *paseo de Cristina*. Disons en passant que cette *Tour de l'Or* est bien le monument où l'on aperçoit le moins d'or malgré son nom : les murs, illuminés ce soir, sont dans le jour, sous la lumière crue du soleil, lézardés, sales et feraient penser à une ruine prochaine, si leur épaisseur ne proclamait leur solide construction. Le nom de Tour de l'Or a d'ailleurs été donné à cette tour parce que don Pedro de Castille y renfermait ses richesses ; aujourd'hui ces murs, qui ont vu se dérouler tant d'événements de l'histoire de l'Espagne dans leur enceinte, servent d'asile aux bureaux de la navigation et abritent de modestes *ronds-de-cuir* ! O destinée !

La promenade de *las Delicias de Cristina* est à peu près entretenue et, vue ce soir avec ses cordons lumineux de gaz et ses lanternes vénitienes suspendues aux arbres, elle produit une très favorable impression. Cette promenade aux arbres d'essences diverses, européennes et africaines à la fois, est bien dessinée, possède de beaux parterres de fleurs, un peu de gazon (ce qui en Espagne est une rareté), et est en outre admirablement située, sur le bord du Guadalquivir, entre la tour *del Oro* et le palais de San Telmo, résidence superbe de M<sup>me</sup> la duchesse de Montpensier. Nous y arrivons au moment où l'on commence sur le pont de fer d'Isabelle-la-Catholique à tirer un feu d'artifice. Au-dessus des arbres verts, derrière les vaisseaux illuminés qui sont sur le Guadalquivir et qui font des projections électriques, nous apercevons les fusées monter et s'épanouir en gerbes de flamme dans le ciel serein. Des musiques militaires, installées aux extrémités et au centre de *Las*

*Delicias*, font entendre leur répertoire. Une foule énorme vient jouir de ce spectacle inaccoutumé et dont les Espagnols raffolent.

Nous nous sommes rendus ensuite à l'*Alcazar*, dont la façade intérieure était illuminée ; je n'essaie même pas de vous décrire le spectacle féerique de la salle des Ambassadeurs, vue des balcons, avec sa coupole (*Media Naranja*) étincelante ; vous avez déjà lu ce que j'ai dit de cette salle et vous pourrez, avec un peu de bonne volonté, vous figurer la splendeur de ce chef-d'œuvre de l'art mauresque.

Après un souper dans la grande salle à manger du premier étage, nous sortons vers une heure du matin de l'Alcazar, persuadés d'avoir, grâce au talisman d'Aladin, vécu réellement quelques chapitres des *Mille et une Nuits*.

---

## XVI.

## LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE ET LA GIRALDA.

Il faisait un temps superbe le 16 octobre et les fêtes officielles étant finies à Séville, je profitai de la matinée pour aller visiter la gigantesque cathédrale que Bermudez compare à un vaisseau de haut bord avec son grand mât, ses mâts de misaine, d'artimon et de beaupré, avec ses focs, ses bonnettes, ses pavillons et ses flammes. La comparaison est juste, mais j'avoue que cette admirable cathédrale aux dimensions énormes m'a paru manquer de proportions et d'harmonie. Cette masse de pierres étonne, mais ne ravit pas. On est effrayé par la pensée des efforts qu'il a fallu pour la construction de cette basilique qui, sans pouvoir être comparée à St-Pierre de Rome, est la plus grande d'Espagne et sans aucun doute celle qui vise le plus au grandiose.

Tout est grand en effet dans cette cathédrale : l'intérieur en est partagé en cinq nefs, dont les piliers, formés de faisceaux de colonnettes, sont d'une grosseur énorme, et « qui semblent tant ils sont élevés, dit Théophile Gautier, destinés à supporter le ciel ». En réalité, ils ont trente mètres de hauteur, ce qui est déjà beau et leur seul défaut est de supporter une voûte qui tombe en ruines. Déjà on a littéralement encombré la nef principale de forts échafaudages de bois qui masquent la vue et empêchent de jouir du spectacle de cette majestueuse rangée de piliers s'élevant à trente mètres. Mais je ne saurais répéter avec Théophile Gautier, que « Notre-Dame de Paris se promènerait la tête haute dans la nef du milieu ». C'est d'une exagération qui me donne à douter de la vérité de bien d'autres descriptions ou comparaisons de cet auteur brillant, mais qui sacrifie trop au désir de surprendre et d'ébahir ses lecteurs.

J'ai déjà parlé du *Coro* ou chœur de la cathédrale : je n'y reviendrai que pour insister sur la lourdeur des ornements des orgues et sur la belle grille en fer qui sépare le *Coro* du restant de la cathédrale. Ce

que les Espagnols appellent le *Trascoro*, c'est-à-dire le derrière du chœur, est orné d'un riche fronton dorique et de marbres précieux. A quelques mètres en avant, on heurte du pied une dalle de marbre portant ces mots :

A Castilla y à Léon  
Nuveo Mondo dio Colon.

(A Castille et à Léon un nouveau monde Colomb donna).

Mais ce n'est point là le tombeau de Christophe Colomb comme on pourrait le croire : cette pierre recouvre seulement le corps de Fernand Colomb, fils du grand navigateur, qui mourut riche et légua à la cathédrale une partie de ses biens et sa bibliothèque, qui est très remarquable. Quant aux restes du héros qui découvrit l'Amérique, chacun sait qu'après avoir été transportés de Valladolid à Séville et de Séville en Amérique, dans l'île espagnole, ils furent enfin inhumés à Cuba.

Et cependant nul tombeau de pierres n'aurait, mieux que la cathédrale de Séville, convenu à celui auquel l'humanité doit un monde de plus.

Autour du *Coro* de la cathédrale ne se groupent pas moins de trente-sept chapelles, décorées avec une magnificence et un luxe inouïs et renfermant des trésors d'art, soit en sculpture, soit en peinture.

La *Capilla mayor* contient le plus grand retable que l'on connaisse ; il est tout entier en bois de mélèze, dans le style gothique et d'une délicatesse et d'un fini qui approchent de la perfection.

Dans la *Chapelle du baptistère*, on remarque une belle toile de Murillo, « saint Antoine de Padoue ». Je trouve encore un peu exagéré le jugement de Théophile Gauthier qui déclare que « jamais la magie de la peinture n'a été poussée plus loin ».

Les chapelles de la cathédrale sont d'ailleurs riches en toiles de maîtres : les œuvres des Francisco Zurbaran, Juan de las Raegas, Valdès Leal, Alonso Cano, Pedro Villegas Marmolejo, Mateo Arteaga, Juan Valdès, et dans la *Sacristia mayor*, deux toiles admirables de Murillo : « San Isidro » et « San Leandro » et une « Descente de Croix » de Campana. Mais il m'est impossible de citer toutes les merveilles d'art qui sont contenues (j'allais dire enfouies) dans cette cathédrale : les sculptures sur bois et en marbre sont de toute beauté, il y a là des autels et des bas-reliefs dignes de l'admiration des artistes du

monde entier. Je ne sais pas si je me trompe, mais j'avoue que je considère les sculpteurs espagnols comme ceux qui ont le mieux rendu le Christ agonisant sur la Croix. Leurs Christs sont hurlants de douleur ou raidis dans une souffrance cataleptique ; ils produisent toujours une impression considérable, et la mysticité, la foi ardente des Espagnols ne se montrent, nulle part plus que dans les Christs de leurs maîtres-sculpteurs, unies à ce sentiment charnel, qui est intense. Les Espagnols ne rêvent pas ; ils traduisent les souffrances de l'âme par celles du corps, ils ne font pas de différences, à l'immortalité près, entre cette enveloppe misérable que nous habitons, notre corps, et cette étincelle divine qui est nous-même, notre âme. Les sensations physiques si développées chez les Espagnols sont mêlées si intimement à leurs sentiments, qu'ils les confondent.

L'Andalousie surtout, terre de sensualisme et de volupté, explique bien le caractère de la race d'hommes qui l'habite ; ce n'est pas la tête qui les mène, le raisonnement qui les fait agir, ce sont leurs nerfs, la chaleur de leur sang. Ils s'emballent pour rien, mais les plus beaux discours ne susciteront pas chez eux autant d'enthousiasme qu'un acte de vigueur et d'adresse. Fouillez jusqu'au fond le caractère étrange et captivant de cette race qui vit pour la chair et par la chair, et vous arriverez à comprendre les courses de taureaux et les tortures de l'Inquisition.

Mais nous reparlerons des Andalous plus loin ; brièvement disons un mot de quelques-unes des richesses de la *Capilla mayor*. D'abord la *Custodia* en argent construite en 1587 par Jean de Arfé, de trois mètres vingt-cinq cent. de haut et ayant la forme d'un temple circulaire à quatre étages, orné de sculptures, de ciselures, d'attributs avec profusion. Son poids est tel qu'il faut vingt-quatre hommes pour la porter dans les processions. Le *Tenebrario*, la pièce la plus remarquable de ce genre en Espagne, est un immense chandelier triangulaire en bronze, portant quinze cierges et terminé par un plateau triangulaire où sont représentés par quinze figurines le Sauveur, ses apôtres et ses disciples ; ce chandelier a six mètres soixante centimètres de hauteur. En outre de ces grandes pièces, la *Capilla mayor* et le *Trésor* de la cathédrale contiennent des ostensoirs, des croix, des amphores, des reliquaires et mille autres ustensiles sacrés en or, en métaux précieux, incrustés de pierres de grande valeur, œuvres d'art où la richesse des matériaux n'a d'égale que le talent déployé par les artistes qui les ont créées !

On montre aux visiteurs, dans la *Capilla mayor*, les clefs offertes au roi saint Ferdinand lors de son entrée triomphale à Séville : l'une d'elles, en argent, fut présentée au roi par le khalife de Séville, et une autre, en fer, par les Juifs de l'Alhama de Séville.

La salle du Chapitre est une très grande pièce tendue de damas cramoisi bordé d'un large galon d'or. Dans la sacristie, qui est proche, on peut admirer un Christ du sculpteur bien connu Martinez Montanez.

Passons enfin à la *Capilla Real*, où se trouvent les tombeaux du roi Alphonse X, de la reine dona Béatrice, femme de saint Ferdinand, et de Maria de Padilla, la célèbre favorite de don Pedro-le-Cruel. Cette chapelle royale, qui forme un large et long vaisseau, est consacrée, pour ainsi dire, au roi saint Ferdinand : devant le maître-autel le corps de ce roi-guerrier repose, tout vêtu de son armure damasquinée d'or, en un parfait état de conservation, dans une châsse qui est un véritable monument de bronze, d'argent, d'or et de cristal. Des rideaux cachent aux regards du vulgaire la dépouille mortelle du libérateur de l'Espagne et on ne les soulève qu'à trois dates de l'année : le 30 mai, le 22 août et le 22 novembre. La garnison de Séville vient chaque année, depuis des siècles, rendre les honneurs militaires au vainqueur de las Navas de Tolosa, et défile devant le socle de marbre sur lequel est placée la châsse monumentale où dort le héros de Castille. Sur un autre autel de la même chapelle, on voit une petite image de Notre-Dame que le roi portait toujours à l'arçon de sa selle. On conserve aussi dans la *Capilla Real*, la bannière et l'épée que portait saint Ferdinand le jour de son entrée à Séville !

Mais une matinée ne saurait suffire pour visiter entièrement un monument aussi colossal que la cathédrale de Séville ; aussi suis-je revenu y passer toute l'après-midi. Vers cinq heures, la chaleur étant moins suffocante, je sortis par le *patio de las Naranjos* (cour des Orangers). Les constructions qui entourent cet enclos planté d'orangers portent le cachet de la vieille architecture arabe et sont les derniers vestiges de la grande mosquée mauresque dont dépendait jadis la fameuse tour de la Giralda. Cette cour est séparée de la rue par une vieille muraille couronnée de créneaux triangulaires et au centre de laquelle est percée la porte du *Perdon*, qui est un des chefs-d'œuvre laissés en Espagne par les Arabes.

La *Giralda* est certainement une des merveilles du monde. Je ne pouvais, durant mon séjour à Séville, me lasser de l'admirer : jamais je n'ai vu œuvre humaine défier avec plus d'insolence les injures du

temps. Il semble que les siècles passent sur cette tour sans l'altérer, que ni les vents, ni le soleil, ni la pluie n'ont de prise sur les briques dont elle est construite, briques qui sont plus dures que des pierres et que j'ai essayé, mais en vain, d'entamer avec la pointe et la lame d'un couteau. La tour mauresque proprement dite est carrée, haute de soixante-sept mètres et construite avec une telle régularité que les arêtes en sont aussi vives que si la tour avait été terminée la veille. Elle paraît plus haute encore que la réalité, à cause d'un phénomène de vision, qui tient à ce qu'elle se rétrécit insensiblement à mesure qu'elle s'élève. Mais ce qui est plus admirable encore, si c'est possible, que l'aspect de la tour extérieure, c'est l'intérieur même de cette tour, œuvre, dit-on, de l'Arabe El Gueber, inventeur de l'algèbre. Au centre de la tour sont des appartements habités par les gardiens ; une rampe de trois mètres environ de large suit exactement les murs extérieurs de la Giralda, se brisant aux angles et formant vingt-huit paliers ; sa pente est douce, elle est pavée et plafonnée en briques larges et symétriques ; les briques des plafonds sont même décorées d'ornements fort gracieux. Des fenêtres, parfois avec balcon, étroites, élégantes, divisées en deux par des colonnettes de marbre, sont percées à intervalles réguliers dans les murs de la Giralda, qui ont trois mètres d'épaisseur à la base et deux mètres cinquante avant d'atteindre la première plateforme à soixante-sept mètres de hauteur. Deux cavaliers pourraient gravir de front les rampes de la Giralda, dont l'ascension est moins fatigante que celle d'un escalier.

Rien n'indique mieux l'excellence des procédés de construction des Arabes que le contraste frappant qui existe entre l'état de conservation merveilleux de la tour mauresque et la décrépitude réelle de la tour que les Espagnols ont élevée sur la véritable Giralda. Cette tour de vingt-huit mètres, où l'on monte par un escalier de marbre, est noire, moussue, la pierre en est toute piquée, toute vermoulue, presque aussi bien que le beffroi qui surmonte la tour espagnole et sur lequel se dresse, digne couronnement de cet édifice superbe, une gigantesque statue en bronze de la Foi, tenant à la main le Labarum.

Après avoir gravi lentement les rampes et les escaliers de la Giralda, j'éprouvais une véritable satisfaction à m'asseoir au pied du beffroi, accoudé sur la balustrade en pierres tournées et envahies par une lèpre verte et noire, qui circule autour de la terrasse. Quel féerique panorama s'offrit alors à mes regards charmés ! Du haut de la Giralda je dominais Séville, étendue à mes pieds ; le Guadalquivir roulait molle-

ment ses ondes tranquilles et argentées dans la plaine plantée d'oliviers, et où, sur la surface dorée des terres de labour, de petits bois de pins piquaient des teintes sombres.

Au Sud-Est j'aperçois la masse verte des jardins de l'Alcazar, du palais de San Telmo et de las Delicias de Christina, celle belle promenade qui borde le Guadalquivir, large de mille mètres en cet endroit et couvert de bateaux de toutes dimensions et de toutes formes. Un peu plus loin, voici la tour del Oro, puis le pont de fer qui relie Séville à son faubourg de Triana ; le Guadalquivir agrandit encore son lit pour enserrer une petite île et plus loin est traversé obliquement par le large pont du chemin de fer de Séville à Huelva. Si, du fleuve, mes regards se reportaient plus au Nord, le quartier de la Macarena, les remparts de Séville frappaient ma vue, puis une masse de maisons blanches, vertes, jaunes, grises, oranges, roses clair, où mes regards se perdaient, errant de terrasses en terrasses, ou sur les toits de briques rouges, sur cette masse de pierres trouée de ci de là par la verdure des places plantées d'arbres. Enfin, sous mes pieds même, se dressait, s'imposant à mon attention par sa profusion de dômes, de voûtes, de chapiteaux, de tourelles et de clochetons, le squelette colossal de la cathédrale. Hélas ! combien la beauté de cette formidable œuvre des hommes, qui fait songer aux pyramides d'Égypte et aux temples hindous par la quantité inouïe des efforts qu'elle a nécessités elle aussi, rendait plus lamentable encore à mes yeux l'état d'affaissement, de dégradation et de ruines, où elle se trouve actuellement. Les voûtes des cinq grandes nefs ne tiennent plus que par miracle, mal soutenues par les échafaudages de bois de l'intérieur et prêtes à se crever sous les intempéries : elles s'affaissent, les pierres des tourelles s'effritent, se cassent, les sculptures des chapiteaux, les ornements des clochetons n'existent plus qu'à l'état de vestiges, les statues sont décapitées ou privées de bras et de jambes. On croirait vraiment, à voir la cathédrale de Séville du haut de la Giralda, qu'on est en présence d'une ruine abandonnée, de quelque monument admirable que l'on découvrirait dans un désert ; on ne voit sur la surface extérieure de la cathédrale que les traces des pluies et du vent, que les dégradations que le temps a faites à l'œuvre des hommes. Le cœur se serre à penser que cette œuvre d'art digne d'une véritable adoration va morceaux par morceaux se réduire en poussière. Puissent les dévots d'Espagne donner assez d'argent à l'Église pour réparer la cathédrale de Séville ! Mais j'en doute beaucoup, tant sont grandes les dévastations subies par cet

édifice, tant sont nombreuses les blessures de ce monstre de pierre. C'est presque une reconstruction totale qui s'impose, en tous cas c'est une reconstruction partielle. Et, pour cela, ce sont des dizaines de millions, peut-être cent millions qu'il faudrait. Les trouvera-t-on ? N'y a-t-il point assez d'amateurs des arts, de Mécènes, de fervents admirateurs de la cathédrale de Séville pour pouvoir tenter de la disputer au temps qui menace de la ruiner complètement ? Je souhaite que mon appel soit entendu en Espagne et dans le monde entier, partout où le culte du Beau et du Sublime est encore en honneur !

Plein de ces tristes pensées, je n'osais relever les yeux de dessus ce désolant spectacle, lorsque mon compagnon me poussa le coude.

A l'horizon lointain, au-delà du large ruban mordoré du Guadalquivir, derrière de jolies petites collines couvertes d'oliviers au feuillage argenté, le soleil radieux se couchait dans un bain d'écarlate, de pourpre et de rubis. Ses rayons faisaient rougir les terrasses blanches des maisons, mettaient des flammes parmi les toitures sombres des hauts monuments, jetaient sur Séville entière comme une pluie d'étincelles. Et dans l'azur plus profond et plus sombre du ciel enchanteur de l'Andalousie, le globe d'or en fusion disparaissait lentement, donnant aux humains assez heureux pour le contempler comme moi, du faite de la Giralda, la sensation d'un embrasement fantastique, la vision trop fugitive d'un céleste incendie !

---

## XVII.

### LE PALAIS DE SAN TELMO. — LES GITANOS DE TRIANA.

J'ai consacré la matinée du 17 octobre à me reposer et à visiter le palais de San Telmo. C'est, au milieu de jardins magnifiques, plantés d'arbres les plus précieux et les plus rares de l'Andalousie et de l'Afrique, orné de massifs de fleurs superbes, une résidence princière, digne en tous points du duc de Montpensier, qui s'était donné le luxe de l'embellir et qui a résolu ce difficile problème d'allier, dans un palais de marbre, tout le *comfort* anglais à l'élégance française et à l'art espagnol.

Ce palais est de nos jours la résidence habituelle de S. A. R. la duchesse de Montpensier.

L'après-midi, il faisait une telle chaleur que je restai mollement étendu dans un fauteuil en bambous, au milieu du *patio* aux plantes vertes, à l'ombre du grand velum rose qui flottait sur ma tête, respirant l'air rafraîchi par le jet d'eau du bassin de marbre, lisant, rêvasant ou causant avec des amis.

Enfin, vers cinq heures, je me décidai à faire une rapide promenade en voiture dans le faubourg de Triana ; après avoir traversé le pont de fer qui relie Séville et son faubourg, j'arrivai dans le quartier des *gitanos*. Disons de suite que le pont de fer en question est construit sur le modèle de celui du Carrousel à Paris.

Triana est un quartier populaire et industriel. On y trouve des fabriques de faïences célèbres dans toute l'Espagne sous le nom de « faïences de Triana » : la plus importante de ces fabriques est installée dans un ancien couvent de Chartreux, dont elle a conservé le nom : la *Cartuja* ! On fabrique aussi à Triana des cristaux, des machines ; on y montre aux visiteurs une fonderie de fer, des fabriques de sucs de réglisse et une fabrique de *refrescos*. On nomme *refrescos* des petits pains solides qui se délayent dans l'eau sans en altérer la limpidité et

font un breuvage sucré et parfumé au suc de toutes sortes de fruits. Ajoutons que nulle part l'industrie des *boissons glacées* n'est plus développée qu'à Séville, où elle a été introduite, dit-on, par les Maures.

J'ai vu aussi à Triana des ateliers de cordonnerie et de nombreuses petites fabriques de sparterie tout à fait rudimentaires.

Mais tout cela n'est point ce qui fait le pittoresque de ce faubourg : Triana est le refuge d'une colonie nombreuse de Gitanos, race mystérieuse que l'on n'a jamais pu, que l'on ne pourra sans doute jamais civiliser. Comment vivent-ils ? Quels métiers font-ils ? Ce sont là des questions auxquelles je ne puis répondre. Leur profession la plus avouable est celle de souteneur et leur fainéantise n'a d'égale que leur manque de scrupule. Pour quelques pesetas, un *gitano* assassinerait qui vous lui désignerez, il vous livrera sa femme ou ses filles, n'ayant qu'une idée fort bizarre de la famille. Mais il vous donnera très volontiers des coups de couteau, s'il croit pouvoir le faire impunément. Cruel, farouche, ivrogne, paresseux, sans aucune notion de la vertu et du bien, tel est le gitano. Ils vivent pêle-mêle dans des huttes, des cabanes, des trous même, comme des sauvages ou des brutes, et leur plus clair bénéfice est sans doute celui qu'ils extorquent aux étrangers curieux de les approcher. Car ils ne font œuvre aucune de leurs dix doigts : ils attendent la manne du ciel ; s'ils n'étaient païens, je dirais qu'ils vivent à la grâce de Dieu !

Ne vous aventurez point chez eux avec un portefeuille garni ou un porte-monnaie contenant une somme quelconque ; en rentrant chez vous, vous ne trouveriez plus ni portefeuille ni porte-monnaie. Car ces gitanes mâles ou femelles sont plus adroits que des pick-pockets sur la pelouse d'Epsom le jour du Derby.

Soyez toujours en nombre respectable en allant les visiter et n'avez sur vous que le strict nécessaire en fait d'argent et un bon revolver de poche. Ces précautions prises, mettez-vous en rapport avec un des chefs de cette tribu, c'est-à-dire avec un *capitan*, espèce de tenancier de maison louche, de père de famille lamentable, très fier et très sauvage, qui ne s'humanise qu'en présence des *pesetas* ou de cruchons d'*aguardiente* (eau-de-vie anisée très répandue en Espagne). Ce capitan est le chef despotique d'une *smala* qui grouille dans une ou plusieurs cases ou huttes infectes : il est le *barnum* de la bande, le trésorier, le propriétaire, le juge, le chef incontesté. Il a droit de vie ou de mort sur ses misérables compagnons et compagnes. A son

commandement, vous verrez sortir des cases une quantité de petits enfants tous nus, mâles et femelles, cuivrés, à l'œil vif et aux formes élégantes. Mais payez un peu plus et asseyez-vous à l'ombre, à moins que vous ne préféreriez entrer dans ce café malpropre : le *capitan* va faire venir ses danseuses devant vous. Les jeunes gitanes excellent dans l'art chorégraphique, tel qu'on le comprend en Espagne : deux ou trois gitanes mâles empoignent des guitares et des castagnettes et voilà la danse du ventre qui va commencer. Quatre ou cinq fillettes ou jeunes femmes — (ces êtres-là sont femmes à onze ans, ce qui fait que le diable est de s'y reconnaître) — arrivent couvertes d'un jupon souvent troué, d'une mantille de propreté douteuse, d'un châle rapiécé ; rarement elles sont mises proprement. Elles sont gracieuses, se drapent avec élégance et noblesse et il s'en trouve, ma parole, de vraiment jolies dans le nombre. Leur danse est voluptueuse ; de jeunes gitanos mâles leur servent de cavaliers, et sur le même air, qui finit par m'exaspérer au bout de dix minutes, les gitanes et les gitanos danseront pendant des heures et des heures. Faites servir de l'aguardiente et tout ce monde va se soûler abominablement et bientôt le digne *capitan* viendra orgueilleusement vous offrir la plus belle des danseuses pour quelques pesetas. Si vous refusez, il vous foudroie d'un regard de mépris. Heureusement que vous n'êtes pas seul et que vous êtes armé ! Néanmoins ne restez pas trop tard chez ces gens-là ; à force de boire, les couteaux sortent de leurs gaines tout seuls pour ainsi dire, et leur susceptibilité devient extrême. Inutile, n'est-ce pas, de traverser l'Espagne pour aller se faire larder de coups de couteaux par ces malpropres individus ?

J'ai ouï dire que ces capitans bizarres vendent pour des sommes variant de cent à deux ou trois cents francs leurs filles — (sont-ce bien leurs filles) — ou leurs compagnes aux amateurs assez riches pour s'offrir cette fantaisie. Il paraît que *certain*s font avec ces *capitans* des marchés de ce genre et que nombre de jolies femmes, que l'on trouve dans des maisons hospitalières de Séville et de Madrid, sont ainsi l'objet d'un trafic, que la morale et la législation espagnoles défendent.

Ai-je dit aussi que les vieilles gitanes — oh ! les épouvantables sorcières — vous disent la bonne aventure pour quelques sous ? Eh bien ! c'est fait ; et comme j'éprouve un véritable dégoût, en songeant à l'existence honteuse, indigne d'êtres humains, de ces gitanos, je vous demande la permission de n'en pas parler davantage !

---

## XVIII.

## LA MAISON DE PILATE. — LES BIBLIOTHÈQUES ET LE MUSÉE DE SÉVILLE.

On ne peut quitter Séville sans avoir vu la « Maison de Pilate ». C'est un édifice magnifique qui explique bien le matérialisme du culte espagnol. Il reproduit — je ne sais jusqu'à quel point cela est vrai — l'habitation de Pilate à Jérusalem, et c'est en manière d'acte de foi que le duc de Medina-Cœli voulut, au quinzième siècle, construire ce palais.

Les matériaux en sont de valeur et le marbre y domine ; quoi qu'on puisse penser de l'idée étrange qui a présidé à la construction de cet édifice, on doit rendre hommage au talent de l'architecte. Un portail en marbre, de l'ordre corinthien, conduit dans un *patio* grandiose, dont les galeries, formées de vingt-quatre arcs très légers soutenus par autant de colonnes de marbre, sont revêtues de faïences en relief et décorées de vingt-quatre bustes des Césars et autres hommes illustres de l'antiquité ; une fontaine coule sans cesse au centre du *patio* dallé de marbre et rafraîchit l'atmosphère.

La chapelle est au fond du *patio* : elle renferme, au milieu, une colonne de marbre de quatre-vingt-quinze centimètres, qui a été, dit-on, faite à Jérusalem sur le modèle de celle sur laquelle N.-S. Jésus-Christ fut placé pour souffrir sa sublime Passion. Tout d'ailleurs dans cette maison s'efforce de nous rappeler les épisodes de la Passion de Jésus. Pour des esprits froids et réfléchis comme les nôtres, les dénominations de ces salles nous laissent indifférents, et nous trouvons même un certain irrespect de la religion dans cette reconstitution d'après la légende sacrée, reconstitution un peu naïve, si ce n'est enfantine. Mais le commun du peuple espagnol croit fermement que c'est là la *Maison de Pilate*, absolument telle qu'elle était jadis, et il n'y pénètre point sans émotion. C'est pour lui la Passion du Christ racontée d'une façon visible, matérielle : et il éprouve devant ce fût

de colonne, qui est la copie plus ou moins exacte de la vraie colonne où fut flagellé Notre-Seigneur, les mêmes sentiments qu'il éprouverait dans les propres lieux témoins des souffrances de l'Homme-Dieu.

Mais parcourons la *Maison de Pilate* : une grande salle lambrissée a été dénommée le *Prétoire* ; le plus original, c'est qu'on y voit au plafond les armes des *Tarifa*, dont Ponce-Pilate ignora bien certainement la future existence. A côté, voici le *Cabinet de Pilate*, petite pièce où, chose invraisemblable, on ne m'a pas montré la cuvette et le morceau de savon qui servirent à Pilate à se laver les mains. Ne riez pas ; un peu plus loin, on m'a montré, dans un arc, au haut du magnifique escalier, un grillage qui indique la place où le coq chanta quand saint Pierre renia le Seigneur. Maintenant voici le balcon avec appui en bois, d'où Pilate vint haranguer la multitude. Enfin, le comble, c'est la prétention de l'architecte, qui dans une salle carrelée, a placé une rosace formée de quelques faïences et qui veut absolument que ce soit en cet endroit que le Christ se soit tenu devant le gouverneur de la Judée.

Je n'insiste pas sur ces enfantillages. Mais je vous engage à ne pas discuter là-dessus avec le gardien de la *Casa de Pilatos* ; il est convaincu et fanatique, et il vous traiterait de mécréant et d'athée, séance tenante ! \*

Une autre maison curieuse à visiter, c'est la *Casa de los Taveros*, où se trouve un *patio* superbe et une galerie de portraits de famille très intéressante. Cette maison a été autrefois le siège du Tribunal de l'Inquisition, qui y a laissé des souvenirs horribles. Ne parlons pas de l'Inquisition, voulez-vous ? Tous mes instincts de libéral invétéré sont affolés par ce seul mot et je ne puis penser, sans la maudire, à cette institution féroce qui, en Andalousie, fut cependant peut-être nécessaire !

Les bibliothèques de Séville sont célèbres : la plus connue est la *Bibliothèque Colombine*, fondée par Fernand Colomb, fils du grand Christophe, celui-là même dont le tombeau se trouve dans la cathédrale. Cette bibliothèque, qui a été léguée par Fernand Colomb, au chapitre de la cathédrale, est fort importante par la quantité de documents et d'ouvrages qu'elle contient et qui sont relatifs à la découverte du Nouveau-Monde ; elle est installée dans un local magnifique, où l'on remarque, en outre, une collection fort belle de portraits et l'épée du comte Fernand Gonzalès, que le fameux Garci Pérez de Vargas portait lors de la prise de Séville.



La *Bibliothèque provinciale et de l'Université* est riche de près de 60,000 volumes, dont beaucoup de chroniques, d'histoires particulières, de belles éditions des classiques anciens, une collection très complète de Bibles en toutes les langues, des codes, des recueils de lois des provinces espagnoles, des traités de géographie, livres de voyages, etc. Mais la bibliothèque que l'on dit la plus riche en éditions rares, serait celle du professeur Don Juan Maria de Alava. Quant aux fameuses *Archives des Indes*, elles occupent les salles supérieures de la *Casa Lonja*, palais où se tient la Chambre de Commerce et qui est remarquable par son *patio*, ses salles immenses et son grand escalier. Ces archives forment trente mille liasses de documents poudreux remontant à la découverte d'Hispaniola par Colomb, aux conquêtes de Fernand Cortès, de Pizarre et de Magellan ; elles sont certainement d'une importance capitale, mais je crains fort qu'on en parle beaucoup plus qu'on ne se donne la peine de les étudier et de les lire. D'après certains Américanistes, qui auraient voulu y faire des recherches, les Archives des Indes ne seraient même pas classées par ordre chronologique. Dans ce cas, avouez que vouloir découvrir quelque fait historique ou éclaircir quelques points douteux, en fouillant à l'aveuglette dans 30,000 liasses, est une entreprise aussi téméraire et insensée que de s'acharner à la poursuite de la pierre philosophale !

Le Musée de Séville ne saurait prétendre, en tant que monument, nous inspirer une admiration bien profonde, mais les tableaux qu'il renferme sont la plupart d'une très grande valeur et méritent d'être vus par tous ceux qui s'intéressent aux Arts. Ce musée, établi dans un ancien couvent, est en quelque sorte consacré à Murillo, comme le musée de Madrid peut sembler consacré à Goya : la statue de Murillo en bronze se dresse sur la place qui précède le musée. A l'intérieur, la plus belle salle est baptisée « *el Salon de Murillo* ». Dans cette salle affectée entièrement aux œuvres du grand peintre, se trouve le tableau que Murillo lui-même désignait comme son chef-d'œuvre : le *Saint Thomas de Villanueva donnant l'aumône aux pauvres*. Murillo ne se faisait-il pas illusion ? Je ne me crois certes pas capable de le contredire, mais j'avoue que d'autres toiles du même Maître me font plus de plaisir encore ; pour moi, Murillo est le peintre de l'idéal, les vierges qu'il a faites sont de pures merveilles. Cela n'empêche pas sans doute son *Saint Thomas* d'être son chef-d'œuvre ; en fait d'art et de préférences artistiques, il ne faut point discuter, encore moins, n'est-ce

pas, vouloir en remonter à l'artiste qui proclame telle ou telle de ses œuvres supérieure aux autres.

Parmi les autres Maîtres espagnols dont les toiles figurent dans ce musée, on doit citer : Zurbaran, Roelas, Valdès Leal, Herrera le Vieux, Pablo Céspedes, Alonso Cano, Juan del Castillo, Juan Varela, etc. ; un seul peintre italien, médiocre, Francesco Frutet, et un flamand, Martin de Vos, représentent les écoles étrangères. Quant aux sculptures, elles sont peu nombreuses dans ce musée, et, en dehors de deux statues de Martínez Montañés, je ne vois rien à citer. Séville possède, m'a-t-on dit, plusieurs riches collections particulières de tableaux, mais je n'ai point eu le temps de les visiter.

Ne quittons pas Séville sans traverser rapidement la *fundicion de Artilleria*, importante fonderie de canons où on utilise le cuivre des mines de Rio-Tinto. Cet établissement important est outillé de même que les établissements similaires de France et d'Allemagne ; les Espagnols en sont fiers parce qu'ils ont suivi les progrès et employé les perfectionnements apportés à cette industrie. Je les en félicite, mais il faut avouer que, s'ils ne l'avaient point fait, ils seraient vraiment trop à blâmer.

---

## XIX.

## LES ANDALOUS ET LES ANDALOUSES.

Et maintenant que vous connaissez à peu près Séville, voulez-vous que nous causions un peu du caractère de ses habitants, que nous examinions les qualités et les défauts de cette race andalouse sympathique et intéressante ?

Autant j'éprouve de répugnance à parler des *gilanos* sans morale, sans religion, sans instinct de sociabilité, autant il m'est agréable de dire, sans ambages, sans artifices, ma façon de penser des Andalous et des Andalouses en général, qu'ils soient de Séville, de Cordoue ou d'Huelva.

Intelligents et paresseux, fiers et gueux, enthousiastes et fatalistes, tels sont les Andalous. Celui qui en voit un, les voit tous !

Regardez-les passer avec leur large *sombrero* de feutre ou de paille, leur veston court à la *torero*, les culottes serrées aux genoux, les guêtres aux jambes ; voilà leur costume traditionnel. A cheval ou à dos de mulets, les fermiers et les citadins vont à leurs affaires ; parfois un couteau se cache à demi dans une large ceinture rouge.

A Séville et à Cordoue, on en voit encore quelques-uns traverser ainsi les rues de la ville ; mais il faut l'avouer, ce costume traditionnel se perd de plus en plus. Les *hidalgos* des villes s'habillent à la française ; les pauvres vont déguenillés, pieds et jambes nus, ou chaussés d'*espadrilles* en cordes. Mais tous ont le même regard hautain, le même air de fierté répandu sur tout le visage. Leur allure est crâne, même lorsque personne n'est là pour les admirer ; instinctivement ils cambrent les reins et portent les poings sur les hanches.

Couchés, à l'ombre d'un arbre ou d'une maison, il n'est pas rare d'en trouver qui restent ainsi tout le jour, fumant des cigarettes, mangeant des tomates, chantant et riant. Ils ont conservé des Arabes l'habitude de faire travailler leur femme et de ne rien faire. Pendant